



**GILDA PIERSANTI**

**MÉDÉES**

*roman*

Postface par Aldo Naouri



**LE PASSAGE**

Couverture : Julien Levy

© Le Passage Paris – New York Editions, 2005

*À Carla S., amie fidèle  
À Ester D., amie fidèle et mère courage*

*Flavio Hadrianoque  
quibus nullo modo mater timenda est*



*Le temps absolu, vrai et mathématique, qui est sans relation à quoi que ce soit d'extérieur, en lui-même et de par sa nature coule uniformément; on l'appelle aussi « durée ». Le temps relatif, apparent et vulgaire, est toute mesure sensible et externe – qui est précise ou non – de la durée et dont on se sert couramment à la place du temps vrai. Tels sont l'heure, le jour, le mois, l'année.*

Isaac Newton, *De Philosophiae naturalis principia mathematica*, 1687



Longtemps après les faits, les habitants racontaient encore l'histoire. Bien des années passèrent, puis d'autres encore, et jamais le souvenir de ces faits extraordinaires ne s'effaçait de leur mémoire. Les nouvelles générations en entendaient des bribes dès le berceau, les anciennes continuaient d'en ressasser les détails à échéances irrégulières.

Cela s'était passé tellement vite que nous ne l'avions pas vu venir. Et pourtant, comme dans les maladies les plus sournoises, quelques symptômes s'étaient déclarés, que nous n'avions pas su lire. Nous les avions probablement sous-estimés. Que le pire ait pu être évité ou les dégâts contenus, nous ne le saurons jamais. Le mal, une fois produit, s'est confondu dans nos consciences avec la fatalité. Cela nous a soulagés un moment, mais n'a pu effacer, au plus profond de nous-mêmes, ce sentiment de

culpabilité qui, s'il ne nous dévore pas complètement, nous consomme chaque jour, comme l'érosion des eaux use les pierres les plus dures.

L'écho des événements horribles qui venaient de se dérouler dans la capitale fut accompagné d'une pluie qu'aucun météorologue n'avait prévue. L'eau s'était mise à tomber par bourrasques, balayant les trottoirs; une odeur inconnue avait accompagné ces tourbillons, retombés en fin de journée. La nuit, tout ce que la rage pluvieuse avait soulevé fut écrasé sur la chaussée par un vent inhabituellement chaud. Nombreux furent ceux qui se complurent à voir dans ce brusque retournement des choses le signe d'une rébellion de la nature. D'autres y virent la marque d'une punition divine.

*Wer, wenn ich schrie,  
hörte mich denn aus der Engel Ordnungen<sup>1</sup>?*

R. M. Rilke, *Duineser Elegien* (I, 1-2)

« Si tu te tiens tranquille, tu auras un cadeau », disait maman quand elle corrigeait les copies de ses élèves. « Quel cadeau ? » demandais-je alors. « Tu réponds toujours par une question ! se fâchait-elle en brandissant son crayon rouge. Quand tu seras grande, tu feras une bonne avocate ! »

Je suis devenue une excellente avocate. Je suis une excellente avocate accroupie à l'intérieur d'un placard fermé, au fond du très long couloir d'un appartement où n'habite plus âme qui vive. Si je me tiens tranquille, il ne me trouvera pas tout de suite. Il a oublié d'emporter ses clés, il vient d'appuyer sur la sonnette. Qu'il ne compte pas sur moi pour ouvrir ! Je veux l'emporter dans ma défaite, ne lui laisser aucune consolation, même pas celle de me

1. Qui donc, si je criais, m'entendrait depuis les rangées des anges ?

savoir coupable. Pourquoi frappe-t-il aussi fort contre la porte? Il s'affole, il redoute quelque geste définitif, il craint pour ses enfants. L'ombre d'une catastrophe encore plus grande obscurcit sa raison. Mais voilà qu'il écarte ces pensées, il me veut tout entière à sa merci. Ce qu'il sait que j'ai accompli le remplit d'horreur, ce qu'il ne sait pas le poussera à la folie. Il ne me laissera jamais m'en sortir. Je ne veux pas m'en sortir, je veux l'entraîner dans ma chute. Je demande juste à faire de cette attente une digue contre la douleur. Je veux un délai.

Il ne faut pas que j'arrête de me parler, mes mots couvriront le bruit de ses coups sur la porte. J'ai appris toute petite à ne pas me laisser rattraper par les voix extérieures, à construire des bateaux de paroles. Et voilà qu'il recommence, il ne s'arrêtera donc jamais? Va-t-il défoncer la porte lui-même ou appeler à l'aide? Il me hait. Quand il me trouvera, il me massacrera. Il me coupera en morceaux avec le couteau à gigot, il m'arrachera les yeux, les dents une à une, la langue. Surtout la langue. On périt par là où l'on a péché. Si je me tiens tranquille, il ne me trouvera pas tout de suite.

J'ai dévissé toutes les ampoules, aucune lumière ne s'allume plus dans aucune des pièces du grand appar-

tement où nous avons vécu dix ans de notre vie. Tous les rideaux sont tirés, le jour ne filtre nulle part, on peut croire que c'est déjà la nuit. Il fait nuit dans le placard fermé où je retiens mon souffle. Ses coups de poing sur la porte, je ne les entends plus, ou plutôt je n'entends plus que le silence qu'ils brisent chaque fois. Maintenant, les coups ne sont plus les mêmes, ils ont redoublé d'intensité, ce sont des coups de pied enragés. Il hurle mon nom comme une malédiction. Si je me parle sans laisser d'espaces entre les mots, je ne l'entendrai plus. À part moi, personne ne peut entendre ses cris. Nous habitons le neuvième étage, le dernier de l'immeuble, les deux étages d'en dessous sont occupés par des bureaux, vides le dimanche. Il fait presque bon être enfermée dans ce placard, mais je tremble, davantage de froid que de peur. Je parlais à ma petite chaise, quand ils dînaient à la maison avec des amis sans enfants; je me glissais sous la table et voyais leurs jambes coupées. Le jeu, c'était de les recoller avec les têtes que je connaissais ou que je ne connaissais pas, et de deviner à qui était le genou homme qui touchait le genou femme; ce n'était pas papa car maman ne portait pas d'escarpins rouges.

Les coups ont cessé, l'ascenseur descend les étages. Je devrais quitter ma cachette pour aller

chercher un chandail dans la chambre. Je ne retournerai jamais dans cette chambre. Je mourrai de froid et de peur.

Deux petits garçons dans les bras de leur maman. Maman, qui a guidé ma main ?

Je suis une excellente avocate, le meilleur conseil en matière de divorce. J'ai aidé les couples à s'entretuer proprement, j'ai toujours protégé les enfants. J'ai protégé tous les enfants, sauf les miens. Et sauf la petite Cecilia. Il fallait accomplir ce qui devait être accompli, les choix sont souvent dictés par l'enchaînement des choses.

Il est parti. Il reviendra, c'est sûr, et il ne me lâchera plus. Je suis encore maître de mes membres, je peux leur ordonner de se porter jusqu'à l'entrée, avec un peu de chance j'arriverai à m'enfuir avant qu'il ne revienne. C'est illusoire, jamais je ne lui échapperai. Plus de salut pour moi, je suis sa proie. Je vais ôter ma jupe et la mettre sur mes épaules, le froid sera plus supportable. Je ne claque pas des dents ; j'ai toujours eu plus de résistance dans les jambes que dans les bras.

« Détends-toi, Francesca, tu es toujours à cran ! »  
« Maman, où sont les pommes ? Tu as dit que j'étais tombée dans les pommes. » « Tu es sauvée, ma fille, rien de mal ne t'arrivera. »

Rien de mal ne m'est arrivé, maman. Rien de mal n'est arrivé à mes deux petits garçons. Je les ai vus tout à l'heure sur le pas de la porte, mais ils n'étaient plus là quand je suis entrée dans le placard. Je devrais partir. Je vais fermer les yeux un moment, je suis fatiguée de scruter le noir.

J'aimais bien le matin, dans la voiture, au milieu des embouteillages, sur la route du travail, me laisser accompagner par la voix de Matthew Bellamy :

*You could be my unintended  
Choice to live my life extended  
You should be the one I'll always love.*

Ce coup-là ne ressemble pas aux autres, il est suivi de longs traits de silence. J'ouvre la porte du placard. Ce n'est pas du silence, ce sont de tout petits bruits à répétition. Je ne dois plus me parler maintenant, je dois écouter avec attention ce qu'il fabrique, suivre ses moindres gestes, il ne doit pas

me cueillir par surprise. Il cherche à ouvrir, il a oublié ses clés, il est secoué de rage, mais il ne hurle plus. Il est descendu à la cave chercher un outil pour forcer la porte. Elle est blindée, il n'y arrivera pas, même à coups de hache. Que peut-il bien avoir trouvé? Le délai qui m'a été accordé arrive à échéance, je devrais aller ouvrir la porte et me satisfaire d'une dernière image : ses yeux fous de vengeance et de douleur. J'ai peur qu'il ne me laisse pas le temps de m'en repaître. Je risque de me faire tuer tout de suite, avant même qu'il n'ait appris l'ampleur de ce que j'ai accompli. Il ne connaît qu'un visage du monstre, il ne sait pas que c'est le moins immonde.

Comment va-t-il me tuer? Ira-t-il chercher le gros couteau dans la cuisine pour m'ouvrir la poitrine? Me frappera-t-il à coups de poing et de pied? Ses mains se refermeront-elles sur mon cou pour m'ôter le dernier souffle? Ou bien sa rage le submergera-t-elle tellement qu'il s'abattra sur moi comme la foudre?

Comment vais-je mourir, maman?

Je ne suis plus dans le placard, je suis entrée dans son bureau et me tiens contre la vitre de la porte-

fenêtre. Toujours ces petits bruits réguliers au fond du couloir, des raclements suivis de petites secousses de la porte. Que fait-il ? Il va bientôt forcer la serrure. L'odeur violente du jasmin explose sous mes narines, la terrasse s'épanouit à cette époque de l'année. La ville est belle, de notre petit jardin suspendu ! Il pleut de nouveau, une bruine légère que les fleurs accueillent avec grâce. Mais bien sûr ! Je sais ce qu'il est en train de faire, comme cette fois où nous avons oublié les clés à l'intérieur. Je dois me concentrer sur l'instant présent. Il est allé chercher une vieille radio à la cave. Probablement celle de son genou. Je ne dois pas penser aux radiographies des enfants, la clavicule déboîtée, la phalangine cassée. J'ai dissous mes souvenirs, je n'en laisserai aucun ressurgir en traître.

Où sont les enfants, maman ? Ils criaient contre moi tout à l'heure, à la porte de la chambre, mais ils n'étaient plus là quand je me suis cachée dans le placard.

Il fait glisser patiemment la radio entre la porte et le cadre, il cogne avec délicatesse contre le pêne pour l'obliger à reculer. Il pousse en même temps la porte pour ne pas rater le moment où le pêne se décidera

## MÉDÉES

enfin à rentrer dans la serrure. Je fais le guet dans son bureau, au fond du couloir, c'est un excellent poste de contrôle. Je tourne la poignée de la porte-fenêtre à l'instant exact où la porte d'entrée s'ouvre grand et claque contre le mur. L'air me remplit violemment les poumons, les gouttes glissent sur moi comme sur les fleurs. J'arrache la fleur blanche du jasmin, son parfum me revient de loin. J'entends enfin le hurlement animal. Je suis vengée.

Est-ce cela que j'ai cherché, la vengeance ?

Je ne le vois pas s'abattre sur moi, il a renversé des pots sur la terrasse, son visage m'est inconnu. Je sombre un instant dans la douleur, j'ai les bras tordus. Je ne dois pas avoir peur. Je sais ce qu'il va faire, c'est un soulagement et une invasion panique. Je me dis que s'il me soulève ainsi dans ses bras pour me projeter hors du nid, c'est parce qu'il sait que j'ai des ailes.